

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 50 (1942)
Heft: 5

Quellentext: Voyage dans la Cure de Noville en septembre 1827
Autor: Chavannes, Herminie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VOYAGE DANS LA CURE DE NOVILLE en septembre 1827

Récit inédit

par Herminie CHAVANNES (1798-1853)

AVANT-PROPOS

En 1827, le pasteur de Noville Etienne Chavannes (1771-1846) et sa femme Julie-Jeanne-Pétrovine Comte, de Bioley, étaient les oncle et tante du gracieux et spirituel auteur de la prose que nous publions ici.

Etienne Chavannes était le frère puîné du savant et distingué patriote vaudois, le pasteur et professeur Daniel-Alexandre Chavannes.

Pour Herminie, fille de Daniel-Alexandre, le presbytère hospitalier de Noville était devenu une seconde famille. Lorsqu'elle vécut quatre ans à l'étranger (1829-1834), institutrice de la fille du vice-roi de Hanovre, elle entretenait une correspondance suivie, inédite aussi, avec ses parents de Noville, où on lit ce qui se passait au fond d'une belle âme.

En même temps, ce « Voyage dans la cure de Noville » est un précieux échantillon documentaire de la vie de la société cultivée d'alors, chez nous et à Genève, où se mélangent le sérieux des convictions spirituelles et la largeur d'esprit et de cœur de toute une partie des adhérents au Réveil.

En terminant, nous formerons encore le vœu que le vénéré directeur de cette revue accepte cette voix du passé comme un écho reconnaissant et béni de cette vie vaudoise si souvent évoquée par lui et aux secrets de laquelle, par son noble labeur, il a si bien su nous initier.

Ch. SCHNETZLER.

On a publié des voyages dans mes «poches», autour de ma chambre, dans la lune, etc... Je veux en raconter un dans la *Cure de Noville*. Ce n'est point un voyage fictif, aussi n'y trouvera-t-on pas les élans d'imagination, les descriptions à effet, que les voyageurs qui veulent l'être ne manquent pas de placer à propos au milieu des lettres ou des chapitres qui doivent captiver particulièrement l'admiration du lecteur.

J'arrivais à Noville pour y passer quelques jours paisibles ; j'avais besoin de repos et la pensée que pendant plusieurs jours je vivrais bien tranquille près de mes bons parents, au milieu de leurs prairies et de leurs montagnes, flattait à la fois tous mes désirs d'amitié et de calme.

Une pluie abondante (car il ne faut pas oublier que de toute éternité les voyageurs ont eu le privilège de parler du temps) m'accompagna pendant la route ; je m'en consolai facilement en songeant que nous causerions mieux tandis qu'elle tombait, mais au lieu du trio de famille que je comptais occuper de moi, je trouvai toute une autre famille arrivée de Genève deux jours auparavant. Heureusement pour moi, M. et M^{me} Diodati¹ sont trop aimables pour qu'on ne se réjouisse pas d'avoir l'occa-

¹ *Alexandre-Amédée-Edouard Diodati*, issu d'une ancienne famille italienne, établie à Genève dès le XVI^e siècle. Protestants réfugiés de Lucques.

Il naquit le 31 juillet 1789. Avec des dons intellectuels et spirituels, il fit de fortes études théologiques et littéraires à Genève. Pasteur à Cartigny de 1815-1819, il devint directeur de la Bibliothèque publique, chapelain des prisons, et ne tarda pas à enseigner la philosophie et la littérature à l'Académie, où il occupa la chaire de théologie pratique. Il fut longtemps le Modérateur de la Vénérable Compagnie des pasteurs.

C'est lui qui, en 1846, comme membre du Consistoire fut l'auteur du rapport sur le projet d'organisation de l'Eglise nouvelle, après la victoire de James Fazy.

Sa foi orthodoxe ne l'empêchait pas de rendre justice à l'adversaire. Il était

sion de passer quelques jours avec eux ; je renonçai donc sans trop murmurer à notre intimité en supposant que nous serions bientôt tout à fait seuls.

M. Diodati, habile prédicateur et poète, à la fois romantique et classique, avait apporté sermons et poésies. On le pressa fort de charmer notre première soirée par la lecture de quelque'une de ses compositions ; il voulut bien céder et commença par lire une tragédie appelée *Jephté* et dans laquelle on reconnaît aisément l'étude approfondie de l'*Iphigénie* de Racine. Tandis que nous écoutions avec attendrissement une scène fort touchante, le roulement d'un char se fit entendre. Il était déjà tard, mais on arriva à toute heure dans le Presbytère où l'on reçoit parents, amis et les amis des amis avec une hospitalité qui ne se dément jamais.

C'était un conseiller d'Etat de la république de Genève ! M. Lullin¹, beau-frère de M. Diodati ; il arrivait avec empres-

réfractaire aux petitesesses de l'esprit. Son *Essai sur le christianisme*, 1830, a une réelle valeur. Diodati était un brillant causeur.

Il avait épousé la fille du syndic Vernet, compagne admirable, exemple vivant de la puissance de la charité.

On comprend que le séjour des époux Diodati ait laissé une trace lumineuse dans la cure de Noville.

Il mourut à Perroy le 11 juillet 1860.

(Notice d'Ernest Naville sur Diodati. Rec. Le Fort 18., Bibl. publique et universitaire de Genève.)

¹ Charles-Léonard Lullin (1771-1847), fils d'Ami Lullin, qui fut un des fondateurs de la République genevoise en 1814, parcourut une carrière digne de ses origines. Jeune encore, l'agriculture l'intéressa au plus haut degré, dans le domaine paternel d'Archamp. En 1813, il était maire de cette commune. Les affaires politiques le conduisirent à la magistrature. En 1817, un an après la mort de son père, il était nommé conseiller d'Etat et conserva cette charge jusqu'en 1842. La question du niveau du lac Léman au point de vue des intérêts agricoles de Genève dut attirer sa sérieuse attention. Aussi le voyons-nous amené à étudier topographiquement la dite question à l'autre extrémité du lac, à Villeneuve et dans la région. L'amitié qui le liait à la famille d'Etienne Chavannes et la présence de son beau-frère Edouard Diodati à la cure de Noville nous expliquent son court séjour dans ce lieu, à l'automne de 1827.

Charles-Léonard Lullin, qui fut l'un des syndics de Genève au moment où l'étoile de James Fazy montait à l'horizon, fit encore partie du dernier Grand Conseil à majorité libérale de 1842-1846.

Il mourut le 25 septembre 1847.

(V. Bibl. publ. et universitaire de Genève. Nécrologie par Auguste de la Rive. Rec. Le Fort, 9.

W. Rappard : L'avènement de la démocratie moderne à Genève (1814-1847), Genève 1942).

sement, se croyant attendu le soir même, pendant que nous nous imaginions que la pluie avait ralenti son zèle. Ce respectable magistrat voulait examiner les rives du lac, juger de la vérité des accusations de nos économistes et décider si Genève empiétait ou non sur nos droits. Adieu Jephté et la déclaration de l'infortuné Samed... On parla des sujets dont on parle ordinairement, santé des amis de Genève, nouvelles de la République, politique, paysage, agriculture, etc... Au milieu de cette conversation, ma tante, toujours fertile en combinaisons domestiques, au moyen desquelles tous ses hôtes finissent par être logés à l'aise, se creusait la tête pour calculer comment on placerait les nouveaux arrivés.

Il fallait bien traiter M. le Conseiller avec quelque faveur : il eut donc une vaste chambre à lui tout seul. Mon oncle et Jules s'en allèrent chercher un abri dans le galetas, transformé subitement en chambre à coucher, habitation des souris et des chauves-souris qui fourmillent dans les vieux presbytères, et l'on me consacra la chambre où M. le Ministre donne ses audiences et compose ses sermons. La bibliothèque tapisse les murs : c'est là que les grands orateurs de la chaire, maint ouvrage de théologie, traités, commentaires, essais, lettres, etc., se mêlent à quelques ouvrages moins profonds sur l'histoire naturelle ou celle des nations.

Je n'eus point la fantaisie de fouiller dans cette grave collection, et je me blottis bien vite dans un fort bon lit qui n'était autre que le très confortable canapé de mon oncle. Vis-à-vis de ce lit se dressait un meuble d'antique structure et dans lequel on pouvait aisément loger tout son avoir. Chiffons, correspondance et griffonnages divers, portefeuilles, livres, argent, tout s'y placerait aisément.

Nos pères étaient plus sages que nous, en fait de meubles ; tout ce qui nous reste d'eux en ce genre porte l'empreinte d'une solidité et d'une prévoyance que les meubles modernes ne possèdent pas.

Maintenant on dépose dans ce monument domestique les registres de la paroisse où l'on peut bien lire la naissance, le

mariage et la mort de ces gens obscurs et laborieux que les grands, et les gens à imagination romanesque, font semblant d'envier. Une armoire, remplie de toutes sortes d'objets d'histoire naturelle et divers brimborions utiles à divers usages, occupait la pièce dont je parle. Un fusil, de grosses bottes, trahissent le goût de mon oncle pour la chasse, mais il n'y avait dans sa chambre ni sac, ni carnassière, ni cornes de cerf ou de chamois ; il chasse sans apparât et n'en rapporte pas moins de petits essaims d'oiseaux qui se croient en sûreté au milieu des roseaux, des sapins ou des chênes couvrant le beau jardin anglais qu'on appelle ici *la plaine*.

Je m'endormis paisiblement au milieu de tous les objets étrangers à mes habitudes ; je ne rêvais point cependant que je savais le grec et l'hébreu, que je prêchais aux bons habitants de Noville, ni que je poursuivais impitoyablement le lièvre ou la bécasse.

Le lendemain... mais j'aurais dû avertir que mon voyage est *nocturne*, c'est-à-dire que ce sont les nuits qui jouent le rôle important dans ce voyage, ou plutôt les divers campements que je fis dans la maison.

Laissons donc la journée : elle se passa comme la précédente au bruit de la pluie, qui contribua à dissiper plutôt la petite gêne, conséquence ordinaire des associations d'individus dont l'intimité n'est pas la même pour tous.

On conversa, on admira fort le charmant enfant de M^{me} Diodati, petite créature qui pourrait servir de modèle pour un ange ou un séraphin et dont l'âme naissante est en harmonie avec la délicieuse figure. J'étais menacée de devoir quitter mon respectable azile pendant la seconde nuit : on attendait avec impatience M. Manuel¹ qui devait augmenter notre petite société

¹ *Jean-Louis-Henri Manuel* (1790-1838). Belle figure d'homme et de pasteur que celle de Manuel, qui a sa place d'honneur dans l'histoire du clergé vaudois. Né à Rolle le 18 mars 1790, l'influence d'une mère pieuse lui permettait, bien jeune, après l'audition d'un sermon, de s'écrier : *Je veux aussi parler au monde*.

Remarquablement doué, il fit des études brillantes à Lausanne et ailleurs et acquit une culture classique bien au-dessus de la moyenne. Il était aussi

de la manière la plus agréable ; il ne vint pas et je dormis encore dans la grave chambre pastorale où j'aurais dû devenir meilleure si l'influence des objets qui nous entourent existait dans tous les cas. Il fallut bien déloger le lendemain.

Je sortis à la hâte mes effets étalés dans le vaste meuble dont j'ai parlé et je m'enfuis pour laisser mon appartement au *frère Manuel*, qui faisait à son tour son entrée dans la cure de Noville. Le soir, on causa mieux, on écouta le nouvel hôte avec un plaisir soutenu, et l'heure de se retirer arriva avant que l'on eut songé à se séparer. Mais où me réfugier ?

Tout était envahi... partout des personnages importants dans leurs genres divers, moi seule, j'errais sans savoir où reposer ma tête. Ma tante me rassura et me reçut dans son inviolable *chambre à resserrer*.

Là, du moins, on est en sûreté... je me jetais sur un lit improvisé et posé sur le plancher, bien certaine que je n'en délogerais pas, quels que fussent les amis ou les simples connaissances qui pourraient venir frapper à minuit.

Ici la scène change : une odeur d'épices, de confitures et de café indique qu'on est dans le lieu où les provisions de ménage les plus sociables se succèdent et se renouvellent ; là que se trouvent les trésors culinaires, qui, habilement préparés et toujours offerts avec abondance et sagacité, se classent et se pressent sans aucune confusion.

né poète. Sa nature communicative le mit en rapports avec l'helléniste de Salgas, Louis Cassat, M^{me} de Staël, Sismondi, etc...

Consacré le 26 juillet 1812, il débuta par une suffragance à Aigle. Une lutte intérieure intense aboutit à faire de lui un pasteur d'âmes dans toute l'acception du mot. Les beaux ministères de Vevey, de Francfort (11 ans), de Lausanne où, depuis 1826, il était chapelain du Pénitencier et de l'Hôpital, à côté de la prédication qui attirait au pied de sa chaire croyants et incrédules, en sont la preuve. La charité rayonnait de sa personne. Avec sa sociabilité native il était aussi un *causeur* de premier ordre. Il fut un médiateur inspiré entre les tendances bien diverses de l'époque du Réveil. La maladie et la mort, hélas ! l'enlevèrent bientôt à son noble labeur ; il mourut le 15 décembre 1838. Ce fut un deuil général.

(2 volumes de Sermons avec une ample notice biographique de Ch. Monnard, Lausanne 1841, sont les sources principales de cette vie).

Des armoires faisant le tour de la chambre contiennent toutes les nipes de M^{me} la Ministre et mille objets divers tous nécessaires aux comforts de la vie. Au milieu du *sanctum sanctorum* de ménage, des plumes, du papier, des lettres éparses, quelques livres de dévotion et d'autres profanes, annoncent que la maîtresse de cette chambre ne saurait se borner aux combinaisons de la cuisine et de la salle à manger. Un lit de camp, une corbeille pleine de papiers, faute de secrétaire, indiquent que cette chambre où l'on trouve de quoi nourrir l'esprit et le corps, n'est qu'un bivouac, habité pendant l'apparition des amis intimes ; l'ordre parfait qu'on y voit régner dans chaque partie est propre à faire *aimer* cette vertu précieuse et cette fois les objets extérieurs eurent une influence plus directe sur moi, que ceux qui remplissent le cabinet d'étude de mon oncle.

Le dimanche matin, M. Lullin prit congé. Il avait parcouru le bord du lac et concluait que Genève avait été maladroitement et injustement accusée et que le mal devait être en grande partie réparé chez nous. Il nous laissa le souvenir d'un homme doux, facile à vivre, aimant tout ce qui est bien et sachant le dire. Son départ fut suivi de l'arrivée de la muse d'Aigle, M^{lle} Ruchet¹, dont les vers, répandus à son insu dans plusieurs sociétés, ont obtenus partout les suffrages qu'ils méritent à plus d'un titre.

Cette aimable personne fut reçue avec empressement par tous les habitants de la cure ; on ne saurait être plus modeste et douée d'un tact plus sûr ; ces qualités si rarement d'accord avec une imagination jeune et brillante font valoir le talent qui résista à tous les obstacles propres à l'étouffer dès sa naissance.

On entendit un beau sermon de M. Diodati, on se promena dans les champs, on récita des vers, car MM. Manuel et Diodati se permettent de cultiver la muse sérieuse qu'on invoque de nos jours ; on admira prairies, bois et montagnes, puis on passa une soirée mélangée de whist et de poésie. J'entendis les noms

¹ *Caroline Ruchet* (1804-1879), la future femme du poète et historien vaudois *Juste Olivier*.

de Byron, de la Grèce, de génie, de nature, d'enthousiasme et de malheur, tandis que je jouais prosaïquement un jeu que je sais à peine et qui me parut plus pénible que jamais quand les mots de rubber, atout, pique et trèfle venaient terminer les strophes que j'aurais aimé à entendre dans la pièce voisine.

Il fallut bien gagner encore un autre gîte : mon voyage intérieur continuait et ce jour-là, j'arrivais à dix heures trois quarts dans une nouvelle demeure. M^{lle} Ruchet était ma compagne de route et nous fîmes une reconnaissance du pays avant de nous endormir.

Le secrétaire de Jules¹ frappa en premier lieu nos regards ; l'infortuné propriétaire exilé de son petit sanctuaire avait laissé ses livres grecs et hébreux à notre portée ; nous plaçâmes à côté les débris de notre toilette en nous félicitant de n'avoir point à fouiller dans ces restes des temps passés, si difficiles à faire passer dans les têtes modernes.

Plus loin, une caisse de violon, un herbier entassé sur le poêle nous apprirent quels sont les passe-temps du laborieux étudiant.

Je me laissai entraîner au plaisir de causer avec ma compagne bien avant dans la nuit ; il est rare que deux femmes réunies

¹ Jules Chavannes-Duvillard (1805-1874).

Fils d'Etienne Chavannes et de Julie Comte, né à Vevey le 12 octobre 1805, il fit ses études à Lausanne et fut consacré pasteur en 1829. Il épousa Marianne-Françoise-Jacqueline-Charlotte dite Ninette Duvillard, née le 19 mai 1809.

Suffragant à Corsier 1829-1838, il fut pasteur à Mollens 1841-1844, à Colombier 1844-1845.

Démissionnaire en 1845, il se retira à Jolimont sur Vevey. Il fut longtemps membre de la Commission des études de l'Eglise libre.

Jules Chavannes fut un historien distingué. Comme tel, il collabora activement au Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français. Cette société couronna en 1868 son ouvrage sur *Les Réfugiés français dans le Pays de Vaud et particulièrement à Vevey*.

Signalons encore ses nombreux articles de la Bibliothèque universelle, de la Revue chrétienne, du Chrétien évangélique. Grâce aux documents rassemblés par lui sur la famille Chavannes, un cousin, M. Ernest Chavannes, put en 1882 publier une *précieuse notice* sur la famille (v. pp. 57, 58, 59 de la dite notice).

La dernière visite signalée par Herminie Chavannes est celle de la famille *Duvillard* de Crissier. Y aurait-il là un rapprochement à faire avec le mariage de Jules Chavannes ?

dans un même lieu pour y passer la nuit, ne méritent pas les accusations de bavardage qu'on leur adresse souvent, mais cette fois la conversation fut grave et traita de toutes ces nuances de sentiment que les hommes ne comprennent qu'à demi.

Enfin, le sommeil ferma nos paupières et M^{lle} Ruchet m'avoua qu'il était son meilleur ami. C'est dire qu'on a beaucoup souffert sous la lumière du soleil ; mais qui n'a pas trouvé plus d'une fois le réveil pénible, quand l'imagination et les réalités se réunissent pour tourmenter une pauvre créature humaine?...

Monsieur Manuel, parti la veille, ne put faire partie d'une charmante promenade sur le Rhône. Il s'agissait d'une pêche au filet : on enlevait de belles truites de leur froide demeure et si je n'avais eu pitié de ces poissons que je mange avec grand plaisir quand l'occasion s'en présente, j'aurais été charmée du spectacle que je n'avais point encore vu.

Le temps était doux, amical, les montagnes, se dressant non loin du Rhône, offraient les plus riches effets de rochers, de bois et de nuages ; l'attente des pêcheurs, leur plaisir quand une truite répondait à leur appel, le mouvement de la pêche et surtout le bruit des rames frappant sur l'eau et faisant rejaillir bien haut mille gouttes colorées des plus belles teintes de l'iris, tous ces détails animaient la scène et nous la rendirent fort agréable. On enferma les captives dans un réservoir et l'on fit des conjectures sur ce qu'elles devaient penser au milieu de cette caisse noire, plongée dans les eaux qu'elles parcouraient un moment auparavant.

M^{lle} Ruchet nous quitta dans l'après-dîner ; c'était une phase de départ. Je rentrai dans ma chambre solitaire, mais je ne faisais qu'y camper, car le lendemain une nouvelle et dernière mutation devait avoir lieu. M. et M^{me} Diodati nous quittèrent aussi ; chacun répéta qu'ils étaient bons, aimables, pleins de talents et de vertus solides et indulgentes.

Mais au lieu de se reposer un jour, un seul jour... il fallut vite préparer les appartements pour recevoir une carrossée de famille. M^{me} Duvillard et nos bons parents de Crissier, empressés à visiter les habitants de Noville, devaient arriver pour dîner.

On n'eut que le temps de faire les petits préparatifs d'usage quand un char de côté parut devant la cure.

Notre bonne parente et sa sœur en sortirent : nous attendions le *Cousin de Crissier* ainsi que nous appelons cet excellent ami de tous les siens, mais il ne parut point. Il résulta de ce mécompte que j'aurais enfin *une chambre stable* pour moi toute seule, et jusqu'à la fin de mon séjour.

Ce ne fut pas sans joie que j'arrangeais tous mes petits effets dans une petite pièce, à mon gré la plus jolie de la maison ; une des fenêtres donne sur le jardin ; on voit le rucher, la treille qui garnit la maison, les fleurs, les noyers, le clocher de l'église, de l'autre on entrevoit l'un des chemins du village, ombragé par de beaux arbres.

Je me plaçai avec délices devant une table, au milieu de mes crayons et de mes cahiers parisiens et, tandis que ces dames se vantaient leurs enfants, leurs amis et leurs ménages, je fis une promenade au Jardin du Roi en regardant à chaque instant celui de Noville où j'ai passé des moments de causerie et de lecture dont le souvenir est mêlé à mes impressions les plus douces. A dîner, la conversation prit un tour nouveau ; plus de poésie, de morale, de philosophie, de discussions religieuses ; on retomba dans le positif de la vie, mais les dames qui le traitaient avec grâce et gaîté la rendirent plus agréable qu'elle ne l'est ordinairement.

Les animaux, les récoltes, l'huile, le chanvre, les fruits et les abeilles remplacèrent les sujets plus vagues et plus relevés que nous avons effleurés pendant les jours précédents ; on s'amusa d'une autre manière, mais pour atteindre ce but ne sait-on pas que :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Le temps était superbe et ma tante eut l'heureuse idée de faire voir l'isle de Villeneuve aux amies qu'elle voulait recevoir de son mieux. On s'entassa dans la carriole de la cure, équipage toujours prêt et qui peut contenir un nombre illimité de voyageurs, puis on se plaça avec ordre dans un petit bateau, et nous

voilà voguant sur le plus beau lac du monde au moment où le soleil commençait à s'abaisser. Jamais la verdure, l'azur du Léman, et le ciel ne se prêtèrent mutuellement plus de charmes. Chacun se récriait à sa manière, et chacun éprouvait ce plaisir de nature si vif, si pur et si propre à rendre notre âme meilleure. On arriva à l'isle, j'esquissai à la hâte ce lieu si poétiquement décrit par Byron et ce fond de montagnes dont la majestueuse beauté plonge toujours dans la plus douce admiration celui qui le contemple au coucher du soleil. En regardant non loin de nous les murs massifs de Chillon, le désir de nous rendre à ce château fameux nous saisit tous à la fois. On se hâta d'en approcher.

Le *Dieu du jour* allait disparaître, et il colorait encore les murailles enfoncées dans les eaux tandis que nous en faisons le tour.

Je n'avais point encore vu Chillon aussi près du côté du lac et je fis vingt exclamations sur l'effet du rocher, base du château, sur celui des mousses et des petits arbrisseaux qui croissent sur les flancs, et sur l'aspect romantique des fenêtres gothiques et de la grande salle, et celui des soupiraux.

Le château se détachait contre le lointain et se répétait au fond du lac avec une pureté surprenante. Je crois qu'il n'existe personne qui n'eût pas senti le charme d'un pareil ensemble.

Le peintre et le poète auraient trouvé dans cet instant d'heureuses inspirations, mais ils fussent demeurés probablement au-dessous des objets qui s'offraient à nos yeux.

Il me prit fantaisie de voir le souterrain de Bonivard et de Byron. Le crépuscule commençait et ce lieu, toujours lugubre, avait déjà pris un aspect bien mélancolique. Voilà les sept piliers et les anneaux décrits par le poète, les pierres qui conservent la trace des pas de Bonivard, les soupiraux qui ne donnent qu'une faible lumière et qui laissèrent entrevoir aux prisonniers imaginaires l'isle, les Alpes et le lac.

Je m'oublie en demeurant trop longtemps dans le lieu sombre qui ne devait cependant pas me servir d'azile pour la nuit ; il faut retourner à Noville, reprendre possession de ma petite chambre et m'y bercer de songes agréables, si je le puis.

Le lendemain, le départ des deux dames qui s'en allaient, enchantées de leur rapide séjour de Noville, nous laissa enfin en quatuor. Ma tante avait besoin de se reposer de cette saturnale d'amitié et d'hospitalité.

Nous passâmes une petite soirée toute paisible après tant d'agitation. Nous plaisantâmes longtemps sur toutes mes stations dans l'intérieur de la cure ; je m'écriai en style « stalaïque » que j'avais passé sous le toit de mes bons parents cinq lits et encore un lit, sans me douter que je n'étais pas au bout de mon voyage.

Le lendemain, tandis que j'étais confortablement occupée à écrire devant ma jolie vue, j'aperçus un grand homme noir sur le premier plan. C'était Monsieur Manuel, que nous attendions vaguement et que nous désirions positivement.

Je jetai à l'instant un coup d'œil de regrets sur ma petite chambre, je pliai bien vite bagage et j'allai commencer un autre établissement dans la *belle chambre*, dont je n'avais jamais songé à m'emparer. Tout indique que cet appartement est destiné à des *étrangers de distinction*. Un lit rose fort coquet, un tapis de pied couvert de guirlandes, un canapé, un bureau, une bibliothèque offrent toutes les commodités les plus désirables.

Je secouai la poussière de mes pieds, je mis dans un coin mon bâton blanc et j'osai espérer que je ne dirais plus comme la feuille desséchée :

*Je vois où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer.*

Herminie CHAVANNES.